

## CE QU'ELLES DISENT

## DE LA MÊME AUTRICE

*Drôle de tendresse*, Seuil, 2006.

*Pauvres petits chagrins*, Bourgois, 2015.

MIRIAM TOEWS

---

# CE QU'ELLES DISENT

Traduit de l'anglais (Canada)  
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Women Talking*  
© Miriam Toews, 2018.

Pour la traduction française et la publication au Canada :  
© Éditions du Boréal, 2019.

Pour la publication en langue française hors Canada :  
© Libella, Paris, 2019.

ISBN : 978-2-283-03248-0

Pour Marj  
*ricordo le risate*

Pour Erik  
*e ancora ridiamo*



## UN MOT SUR LE ROMAN

Entre 2005 et 2009, dans une communauté mennonite isolée de Bolivie, appelée la colonie du Manitoba en référence à la province du Canada du même nom, de nombreuses filles et femmes émergeaient au matin groggy, endolories, le corps couvert de bleus et en sang. Elles avaient été attaquées pendant la nuit. On a d'abord considéré ces agressions comme l'œuvre de fantômes et de démons. Selon certains membres de la colonie, Dieu ou Satan infligeait ces souffrances aux femmes pour les punir de leurs péchés. D'autres les ont accusées de mentir pour se rendre intéressantes ou pour dissimuler un adultère. D'autres encore ont soutenu que toute cette affaire était le fruit de l'imagination débordante des femmes.

Finalement, on a appris que huit hommes de la colonie s'étaient servis d'un anesthésiant vétérinaire pour assommer leurs victimes et les violer. En 2011, ces hommes, déclarés coupables par un tribunal bolivien, ont été condamnés à de longues peines d'emprisonnement. En 2013, alors qu'ils étaient encore derrière les barreaux, des attaques de même nature et d'autres agressions sexuelles ont été signalées dans la colonie.

*Ce qu'elles disent* est à la fois une réaction à ces faits vécus, exprimée par le truchement de la fiction, et un acte d'imagination féminine.

M. T.





1.



2.



3.



## CE QU'ELLES DISENT. PROCÈS-VERBAL

Assemblées tenues dans la colonie de Molotschna, les 6 et 7 juin 2009, et consignées par écrit par August Epp.

Étaient présentes :

*Les femmes Loewen*

Greta, l'aînée

Mariche, la fille aînée de Greta

Mejal, une fille puînée de Greta

Autje, une fille de Mariche

*Les femmes Friesen*

Agata, l'aînée

Ona, la fille aînée d'Agata

Salomé, une fille puînée d'Agata

Neitje, une nièce de Salomé



LE 6 JUIN

*August Epp, avant l'assemblée*



Je m'appelle August Epp. Ce détail est sans importance, sauf que j'ai été chargé de rédiger le procès-verbal de l'assemblée des femmes. Parce qu'elles sont analphabètes, elles ne sont pas en mesure de prendre des notes. Comme il s'agit d'un procès-verbal et que j'en suis le rédacteur (en tant qu'instituteur, je rappelle chaque jour à mes élèves de faire de même), je me dis qu'il faut inscrire mon nom en haut de la page, à côté de la date. C'est Ona Friesen, également de la colonie de Molotschna, qui m'a demandé de rédiger le procès-verbal. Par contre, elle n'a pas utilisé ce mot – elle m'a plutôt proposé de consigner leurs propos par écrit et de produire un document.

Nous avons eu cette conversation hier soir, sur le sentier en terre battue qui va de sa maison à la remise où on m'a logé depuis mon retour dans la colonie, il y a sept mois. (Solution provisoire, selon Peters, évêque de Molotschna. En l'occurrence, « provisoire » est une vue de l'esprit dans la mesure où Peters ne se sent pas lié par les notions temporelles généralement admises, comme les heures et les jours. Nous sommes ici-bas ou au ciel pour l'éternité, et c'est tout ce que nous avons besoin de savoir. Les maisons de la colonie sont réservées aux familles. Comme je vis seul, je risque d'habiter la remise pour l'éternité, ce qui

ne me dérange pas vraiment. Plus spacieuse qu'une cellule de prison, elle est assez grande pour moi et un cheval.)

Pendant notre conversation, Ona et moi avons évité l'ombre. Une fois, au milieu d'une phrase, le vent a soulevé l'ourlet de sa jupe, qui a frôlé ma jambe. Chaque fois que les ombres s'allongeaient, nous faisons un pas de côté pour rester dans la lumière, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le soleil se couche. Dans un éclat de rire, Ona a brandi le poing et a traité le soleil de traître, de lâche. J'ai songé à lui expliquer les hémisphères, lui raconter que nous avons l'obligation de partager le soleil avec d'autres régions du monde, qu'une personne observant la terre depuis l'espace verrait jusqu'à quinze levers et couchers de soleil en une seule journée – et qu'en partageant le soleil l'humanité pourrait apprendre à tout mettre en commun, apprendre que tout appartient à tout le monde ! Mais je me suis contenté de hocher la tête. Oui, le soleil est un lâche. Comme moi. (Autre raison de garder le silence : mon exubérante propension à croire que nous pouvons tous tout partager, conviction qui m'a valu, il n'y a pas si longtemps, un séjour en prison.) La vérité, c'est que je ne maîtrise pas l'art de la conversation, ce qui ne m'empêche hélas pas de vivre à chaque instant les affres des pensées inexprimées.

Ona a ri de nouveau et son rire m'a donné du courage. J'aurais voulu lui demander si ma seule présence lui rappelait le démon, si c'était bien comme cela que la colonie me considérait, un être maléfique, moins à cause de mon séjour derrière les barreaux que des événements qui s'étaient produits il y a longtemps, avant mon incarcération. Au lieu de quoi, bien sûr, j'ai simplement accepté de rédiger le procès-verbal. Je n'ai eu d'autre choix que d'accepter parce que je ferais n'importe quoi pour Ona Friesen.

Je lui ai demandé pourquoi les femmes tenaient à garder de leurs rencontres des traces écrites qu'elles seraient incapables de lire. Ona, qui souffre de *narfa*, ou de Nervosité – comme moi, dont le nom, Epp, vient du mot *aspen*, le tremble, cet arbre parfois surnommé « langue de femme », à cause de ses feuilles perpétuellement en mouvement –, m'a répondu ceci.

Très tôt le matin, elle avait vu deux animaux, un écureuil et un lapin. Sous ses yeux, l'écureuil s'était rué à toute vitesse sur le lapin, qui avait fait un bond d'un mètre dans les airs juste à temps pour éviter le choc. Débousolé, croyait Ona, l'écureuil avait attaqué de l'autre côté et, une fois de plus, n'avait rencontré que le vide : le lapin, à la toute dernière seconde, avait bondi et évité le contact avec son assaillant.

Cette histoire m'a plu parce que c'était Ona qui la racontait, mais je n'ai pas compris où elle voulait en venir ni quel était le rapport avec le procès-verbal.

Ils jouaient ! m'a-t-elle dit.

Ah bon ? ai-je répondu.

Ona s'est expliquée : peut-être n'était-il pas dans l'ordre des choses qu'elle surprenne l'écureuil et le lapin en train de jouer. L'aube se levait à peine : seule Ona arpentait la colonie, les cheveux mal recouverts, l'ourlet de sa robe cousu n'importe comment, un personnage louche – la fille du diable, ainsi que Peters la surnommait.

Mais tu les as vus, n'est-ce pas ? lui ai-je demandé. Ces jeux secrets ?

Oui, a-t-elle répondu. Je les ai vus de mes yeux vus – ces yeux qui, pendant son récit, brillaient d'excitation.

Les réunions ont été organisées à la hâte par Agata Friesen et Greta Loewen en réaction aux étranges agressions qui hantent le quotidien des femmes de Molotschna depuis plusieurs années. Depuis 2005, en fait, les filles et les femmes de la colonie ont presque toutes été violées – par des fantômes ou par Satan, croyait-on, à cause de péchés qu'elles auraient commis. Les agressions se produisaient la nuit. Pendant que les familles dormaient, les filles et les femmes étaient plongées dans un profond sommeil au moyen d'un anesthésiant en pulvérisateur, à base de belladone, utilisé pour nos animaux de ferme. Le lendemain matin, à leur réveil, elles avaient mal partout, elles étaient groggy, saignaient, sans savoir pourquoi. Récemment, on a appris que les huit démons responsables de ces attaques étaient des hommes en chair et en os de Molotschna, dont plusieurs étaient de proches parents – frères, cousins, oncles, neveux – des femmes.

J'ai reconnu un de ces hommes, non sans mal. Enfants, nous avons joué ensemble. Il savait les noms de toutes les planètes, ou bien il les inventait à mesure. Il me surnommait Frog, ce qui, dans notre langue, signifie « question ». Je me souviens d'avoir eu envie de dire au revoir à ce garçon avant de quitter la colonie avec mes parents, mais ma mère m'a dit que l'apparition de ses molaires le faisait souffrir, qu'il avait contracté une infection et qu'il devait garder le lit. Je me demande aujourd'hui si c'était vrai. Quoi qu'il en soit, ni ce garçon ni personne de la colonie n'est venu nous dire au revoir avant notre départ.

Les autres agresseurs, beaucoup plus jeunes que moi, n'étaient pas nés ou n'étaient que des bébés ou des tout-petits quand je suis parti avec mes parents, et je ne garde aucun souvenir d'eux.

Molotschna, comme toutes nos colonies, maintient elle-même l'ordre dans ses rangs. Dans un premier temps, Peters

a envisagé d'enfermer les hommes dans une remise (semblable à celle où je loge) pendant quelques décennies, mais on s'est vite rendu compte que leur vie était en danger. La plus jeune sœur d'Ona, Salomé, a attaqué l'un d'eux, armée d'une faux. Et un groupe de colons ivres et en colère, parents des victimes, a pendu par les mains un autre agresseur à la branche d'un arbre. Il est mort là, apparemment oublié, parce que ces mêmes hommes, toujours ivres et en colère, ont perdu connaissance au milieu du champ de sorgho, non loin de l'arbre. Après cela Peters, de concert avec les anciens, a décidé d'appeler la police afin que les hommes soient arrêtés – pour leur propre sécurité, peut-on supposer – et emmenés en ville.

Les hommes de la colonie (sauf les gâteux, les décrépits et, pour des raisons humiliantes, moi) sont allés en ville afin de payer la caution des agresseurs emprisonnés et leur permettre de rentrer à Molotschna en attendant leur procès. Au retour des coupables, on invitera les femmes à leur accorder leur pardon, ce qui aura pour effet d'assurer à chacun et chacune une place au paradis. En cas de refus, les femmes, a décrété Peters, seront contraintes de quitter la colonie pour le monde extérieur, dont elles ne savent rien. Les femmes disposent de peu de temps – seulement deux jours – pour décider de ce qu'elles feront.

Hier, m'a dit Ona, les femmes de Molotschna ont voté. Elles devaient choisir entre trois options.

1. Ne rien faire.
2. Rester et se battre.
3. Partir.

Chacune de ces options s'accompagnait d'une image, ces femmes ne sachant pas lire. (Remarque : je n'ai pas l'intention

de souligner ce fait à tout bout de champ, mais il est essentiel à la compréhension de certaines actions.)

Neitje Friesen, âgée de seize ans, fille de la regrettée Mina Friesen et pupille de sa tante Salomé Friesen (le père de Neitje, Balthasar, que Peters, des années plus tôt, avait envoyé dans le lointain sud-ouest du pays pour acheter douze yearlings comme on désigne les jeunes pur-sang, n'est toujours pas revenu), a dessiné les images.

« Ne rien faire » était illustré par un horizon désert. (J'ai pensé, sans le dire, que l'image aurait tout aussi bien pu s'appliquer à l'option du départ.)

Pour « Rester et se battre », Neitje a dessiné deux membres de la colonie engagés dans un duel au couteau. (Les autres ont jugé l'illustration trop violente, mais elle a le mérite d'être claire.)

Sur la troisième illustration, « Partir », on voyait l'arrière-train d'un cheval. (Une fois de plus, j'ai pensé, sans le dire, qu'elle pouvait tout aussi bien suggérer le départ d'autres membres de la colonie, vu par les femmes.)

Le vote s'est soldé par une impasse : les numéros deux et trois, le duel au couteau et l'arrière-train du cheval, ont récolté le même nombre de suffrages. Les femmes de la famille Friesen voulaient pour la plupart rester et se battre. Les femmes de la famille Loewen préféraient partir, même si, dans chaque camp, on a observé des revirements d'opinion.

Quelques-unes des femmes de Molotschna ont également voté pour ne rien faire et se remettre entre les mains du Seigneur, mais elles ne seront pas des nôtres aujourd'hui. La plus véhémement des partisans du « Ne rien faire » est Janz la Balafree, loyale membre de la colonie et rebouteuse en résidence, connue pour sa faculté à jauger les distances à

l'œil nu. Elle m'a un jour expliqué que, dans la colonie, elle avait tout ce qu'elle voulait ; il lui suffisait de se convaincre qu'elle n'avait pas besoin de grand-chose.

Ona m'a informé que Salomé Friesen, iconoclaste notoire, avait déclaré, à l'occasion de la rencontre d'hier, que « Ne rien faire » n'était pas une véritable option, mais qu'autoriser les femmes à voter pour « Ne rien faire », c'était au moins leur accorder du pouvoir. Mejal (mot qui, en *plautdietsch*, signifie « fille ») Loewen, aimable fumeuse à la chaîne qui a deux doigts jaunis et, je crois, une vie secrète, avait approuvé. Mais, m'a confié Ona, Mejal a ajouté que personne n'avait investi Salomé Friesen du pouvoir de déclarer ce qui est vrai et de définir les options. Il paraît que les autres femmes de la famille Loewen ont acquiescé de la tête, tandis que celles de la famille Friesen exprimaient leur impatience par un geste dédaigneux de la main. Cette forme de conflit mineur donne une bonne idée du débat opposant les deux groupes, les Loewen et les Friesen. Cependant, comme le temps presse et qu'il faut prendre une décision de toute urgence, les femmes de Molotschna ont convenu de laisser ces deux familles débattre du pour et du contre de chacune des options (sauf celle qui consisterait à « Ne rien faire », que la plupart des femmes de la colonie ont rejetée en la qualifiant de « *dummheit* »), de retenir la meilleure et de déterminer les modalités de sa mise en œuvre.

Un mot sur la traduction : les femmes s'expriment en *plautdietsch*, ou bas-allemand, la seule langue qu'elles connaissent. C'est aussi la langue que parlent tous les membres de la colonie de Molotschna, même si les garçons apprennent désormais quelques rudiments d'anglais et que les hommes baragouinent l'espagnol. Le *plautdietsch* est une langue médiévale non écrite, moribonde, méli-mélo d'allemand, de néerlandais,

de poméranien et de frison. Le monde compte très peu de locuteurs du *plautdietsch*, et tous sont mennonites. Si je raconte tout cela, c'est parce que, pour rédiger le procès-verbal des réunions, je dois traduire les propos des femmes en anglais (au vol, dans ma tête) avant de les coucher sur le papier.

Je me permets une autre digression, une fois de plus sans rapport avec le débat des femmes. Je dois expliquer pourquoi je sais lire et écrire et d'où je tiens ma maîtrise de l'anglais. J'ai appris cette langue en Angleterre, où mes parents sont partis vivre après avoir été excommuniés par l'évêque de Molotschna, Peters l'Ancien, père de Peters, l'actuel évêque de Molotschna.

Pendant ma quatrième année à l'université, j'ai fait une *narfa*, une dépression nerveuse. J'ai pris part à certaines activités politiques qui m'ont valu un renvoi et un séjour en prison. Ma mère est morte pendant mon incarcération. Mon père avait disparu des années plus tôt. Je n'ai ni frère ni sœur puisque, après ma naissance, on a retiré son utérus à ma mère. Bref, plus rien ni personne ne me retenait en Angleterre, même si, grâce à des cours par correspondance suivis pendant que j'étais en prison, j'avais réussi à décrocher mon brevet d'instituteur. Aux abois, sans abri et à moitié – ou complètement – fou, j'ai décidé de me suicider.

Un jour que j'étudiais les diverses méthodes possibles pour mettre fin à mes jours dans la bibliothèque publique près du parc où j'avais élu domicile, je me suis assoupi. J'ai dormi pendant une éternité. J'ai été réveillé en douceur par une personne qui m'a dit que je devais partir, car la bibliothèque allait fermer. Puis la bibliothécaire, une dame âgée, a remarqué que j'avais pleuré, que j'étais débraillé, que je semblais égaré. Elle m'a demandé ce qui n'allait pas. Je lui ai dit la vérité : je n'avais plus envie de vivre. Elle m'a invité à dîner avec elle.

Pendant que nous étions attablés au petit restaurant d'en face, elle m'a demandé d'où je venais, de quelle partie du monde.

Je lui ai répondu que je venais d'une partie du monde qui avait été fondée pour être un monde en soi, séparé du reste de l'univers. En un sens, lui ai-je expliqué, les miens (je me souviens d'avoir étiré les mots « les miens » dans une intention ironique avant d'être envahi par la honte et de demander silencieusement pardon) n'existent pas ou, à tout le moins, ils veulent être perçus comme s'ils n'existaient pas.

Et bien vite on finit par croire qu'on n'existe pas vraiment, a-t-elle dit. Ou que la vie du corps est en soi une perversion.

Ne sachant trop où elle voulait en venir, je me suis furieusement gratté la tête, comme un chien qui a des tiques.

Et après ? a-t-elle demandé.

L'université, brièvement, puis la prison, lui ai-je répondu.

Ah, a-t-elle fait, peut-être que les deux ne sont pas incompatibles.

J'ai souri bêtement. Mon incursion dans le monde s'est soldée par mon retrait forcé du monde, ai-je dit.

Comme si tu avais vu le jour pour ne pas exister, a-t-elle ajouté en riant.

Se singulariser par le conformisme. Oui, ai-je dit en m'efforçant de rire avec elle. Né pour ne pas être.

Je me suis imaginé dans la peau du bébé vagissant que j'avais été, à la sortie de l'utérus de ma mère, organe qu'on s'était empressé d'arracher de son ventre et de jeter par la fenêtre pour éviter que l'abomination se répète – cette naissance, ce garçon, sa nudité à lui, sa honte à elle, sa honte à lui, leur honte à tous les deux.

J'ai dit à la bibliothécaire qu'il était difficile d'expliquer d'où je venais.

*J'ai rencontré un voyageur venu d'une terre antique*<sup>1</sup>, a déclamé la bibliothécaire, qui citait, apparemment, un poète qu'elle connaissait et aimait.

Une fois de plus, je ne savais pas trop ce qu'elle voulait dire, mais j'ai quand même acquiescé d'un geste de la tête. Je lui ai expliqué que j'étais originaire de la colonie mennonite de Molotschna et que, quand j'avais douze ans, mes parents avaient été excommuniés. Nous sommes alors partis pour l'Angleterre. Personne n'est venu nous dire adieu, ai-je dit à la bibliothécaire (jusqu'à la fin de mes jours, je traînerai la honte d'avoir fait une confession aussi pitoyable). Pendant des années, j'ai cru que nous avions été forcés de quitter Molotschna parce que j'avais volé des poires dans une ferme de la colonie voisine de Chortiza. En Angleterre, où j'avais appris à lire et à écrire, j'ai écrit mon nom à l'aide de pierres dans un vaste champ verdoyant pour que Dieu me repère au plus vite et vienne parfaire mon châtement. J'ai aussi tenté d'écrire le mot *confession* avec des pierres provenant de la clôture de notre jardin, mais ma mère, Monica, a remarqué que le muret qui séparait notre jardin de celui des voisins disparaissait peu à peu. Un jour, elle m'a suivi le long de l'étroite ornière creusée par la brouette jusqu'à mon champ verdoyant et m'a surpris en flagrant délit de capitulation devant Dieu, à qui je signalais ma présence au moyen d'énormes lettres composées à l'aide des pierres que j'avais enlevées à la clôture. Elle s'est assise par terre et m'a pris dans ses bras sans rien dire. Au bout d'un moment, elle m'a dit que je devais

---

1. Shelley, « Ozymandias (sonnet) », *Œuvres poétiques complètes. III. Petits poèmes et fragments. Défense de la poésie*, traduction de F. Rabbe, Nouvelle Librairie parisienne, 1887.

remettre les pierres à leur place. Je lui ai demandé si je pouvais attendre que Dieu m'ait retrouvé et puni. L'attente du châtiement m'avait tellement épuisé que j'étais pressé d'en finir. Elle m'a demandé pour quel motif Dieu voudrait me punir et je lui ai parlé des poires, des pensées que les filles m'inspiraient, de mes dessins, de mon désir d'exceller dans les sports et d'être fort. Bref, j'étais vaniteux, ambitieux et concupiscent. Ma mère a éclaté de rire, puis elle m'a demandé pardon d'avoir ri en me serrant une fois de plus dans ses bras. Elle a dit que j'étais un garçon normal, que j'étais un enfant de Dieu – d'un Dieu aimant, malgré ce que les autres en disaient –, mais que les voisins étaient mécontents de la disparition progressive de leur clôture et que je devais remettre les pierres à leur place.

Tout cela, je l'ai raconté à la bibliothécaire.

Elle a répondu qu'elle pouvait comprendre pourquoi ma mère m'avait parlé de cette façon, mais que, si elle avait été là, si elle avait été ma mère, elle m'aurait dit tout autre chose. Elle m'aurait dit que je n'étais pas normal – que j'étais innocent, certes, mais que j'éprouvais un besoin anormalement fort de me faire pardonner, même si je n'avais rien fait de mal. Nous avons presque tous tendance à enjoliver notre passé plutôt que de vouloir changer les choses. Cela nous permet de vivre librement, contents ou, du moins, sans angoisse insupportable. La bibliothécaire a ri. Si elle avait été avec moi dans ce champ tout vert, m'a-t-elle dit, elle m'aurait aidé à sentir qu'on m'avait, d'une manière ou d'une autre, pardonné.

Mais pardonné de quoi, au juste ? lui ai-je demandé. D'avoir volé des poires, d'avoir dessiné des filles nues ?

Non, non, a répondu la bibliothécaire. Pardonné d'être encore en vie, d'être dans le monde. D'avoir l'arrogance d'être en vie, avec tout ce que cela comporte de futile, de nauséabond et de

déraisonnable. C'est ce que tu ressens, a-t-elle dit. Ta logique intérieure. Ce que tu viens de m'expliquer.

Elle a ajouté que, à son avis, le doute, l'incertitude et le questionnement étaient inextricablement liés à la foi. C'est une riche existence, a-t-elle dit, une façon d'être dans le monde, tu ne trouves pas ?

J'ai souri. Je me suis gratté la tête. Le monde, ai-je dit.

Que retiens-tu de Molotschna ?

Ona, ai-je répondu. Ona Friesen.

Et je lui ai parlé d'Ona Friesen, une fille de mon âge, celle-là même qui m'a demandé de rédiger le procès-verbal de la rencontre.

Après une longue conversation avec la bibliothécaire, au cours de laquelle j'ai surtout, mais pas uniquement, parlé d'Ona – de nos jeux, des saisons que nous mesurions à l'infime prolongement de la lumière, des disciples rebelles que nous faisons semblant d'être, d'abord incompris par notre leader, Jésus, puis acclamés comme des héros à titre posthume, des joutes que nous nous livrions à cheval avec des piquets de clôture en guise de lances (nous foncions à toute allure comme des chevaliers, comme l'écureuil et le lapin d'Ona), de nos baisers, de nos bagarres –, la bibliothécaire m'a suggéré de rentrer à Molotschna, le lieu où ma vie avait eu un sens pour moi, ne serait-ce que brièvement, ne serait-ce qu'à la faveur d'un jeu imaginaire joué dans la lumière déclinante du soleil, et de demander à l'évêque (Peters fils, qui avait l'âge de ma mère) de m'accepter au sein de la colonie. (Je n'ai pas dit à la bibliothécaire que je devrais aussi demander à Peters de me pardonner les péchés de mes parents, liés au stockage, à la diffusion et à la propagation de matériel intellectuel, même si le matériel en question se composait uniquement de livres d'art

et de photographies de tableaux que mon père avait découverts dans une poubelle derrière une école de la ville et qu'il n'était coupable que d'avoir montré les images à des membres de la colonie, lui qui était incapable de lire le texte.) Elle m'a également suggéré de lui proposer d'enseigner l'anglais aux garçons de Molotschna, langue dont ils auraient besoin pour conduire leurs affaires en dehors de la colonie. Elle a aussi dit que je devrais renouer avec Ona Friesen.

Je n'avais rien à perdre. J'ai retenu ses précieux conseils.

La bibliothécaire a demandé à son mari de m'embaucher dans son service de limousine aéroportuaire. Même si je n'avais pas de permis de conduire, j'ai travaillé pour lui pendant trois mois, le temps de gagner assez d'argent pour me payer un billet pour Molotschna. Pendant cette période, j'ai dormi dans le grenier d'une auberge de jeunesse. Le soir, quand ma tête me semblait sur le point d'exploser, je m'obligeais à rester aussi immobile que possible. Toutes les nuits, dans cette auberge de jeunesse, je restais sans bouger dans mon lit, les yeux clos, et j'entendais une lointaine mélodie au piano, de lourds accords sans accompagnement vocal. Un matin, j'ai demandé à l'homme qui faisait le ménage et qui dormait aussi à l'auberge si, la nuit, il entendait de lourds accords de piano. Il a répondu que non, jamais. J'ai fini par comprendre que le chant que j'entendais la nuit, quand ma tête semblait sur le point d'exploser, était un hymne, *Great Is Thy Faithfulness*, et que j'assistais à mes propres funérailles.

Peters, qui porte les hautes bottes noires de son père ou, à tout le moins, une paire semblable, a pris acte de ma demande de réinsertion dans la colonie. Il a fini par décider qu'il m'accueillerait à condition que je renie mes parents (bien que l'un soit mort et l'autre disparu) devant les anciens,

que je sois baptisé dans l'église et que j'accepte d'enseigner des rudiments d'anglais et de mathématiques aux garçons. En contrepartie, je serais logé (dans la remise dont j'ai déjà parlé) et on me donnerait trois repas par jour.

J'ai dit à Peters que je me ferais baptiser et que je donnerais des cours aux garçons, mais que je ne renierais pas mes parents. Mécontent, mais désespéré de trouver quelqu'un pour apprendre la comptabilité aux garçons, ou troublé par mon apparence (je ressemble beaucoup à mon père), Peters a accepté.

\*

À mon arrivée, au printemps 2008, on n'entendait que des murmures, des fragments de murmures, à propos des mystérieux troubles nocturnes. Cornelius, un de mes élèves, a écrit un poème intitulé « La corde à linge », dans lequel les draps et les vêtements que sa mère mettait à sécher se parlaient, envoyaient des messages à d'autres vêtements suspendus à d'autres cordes à linge. Il a lu son poème en classe et tous les garçons ont ri. Les maisons sont éloignées les unes des autres et il n'y a aucun éclairage électrique, pas plus à l'intérieur qu'à l'extérieur. La nuit, les maisons sont comme de petites tombes.

En marchant vers ma remise, cet après-midi-là, j'ai vu les cordes à linge de Molotschna, j'ai vu les robes de femmes qui claquaient au vent, les salopettes des hommes, le linge de table, les draps et les serviettes. J'ai eu beau tendre l'oreille, je n'ai pas compris ce qu'ils se racontaient. Peut-être parce qu'ils ne s'adressaient pas à moi, maintenant que j'y pense. Ils se parlaient entre eux.

Au cours de l'année suivant mon arrivée, les femmes ont décrit leurs rêves et, peu à peu, les morceaux du casse-tête se

sont mis en place : elles ont compris qu'elles faisaient toutes le même rêve qui n'en était pas un, finalement.

Les femmes des familles Friesen et Loewen réunies pour l'assemblée d'aujourd'hui représentent trois générations, et toutes ont été victimes d'agressions répétées. J'ai effectué quelques calculs élémentaires. Entre 2005 et 2009, plus de trois cents filles et femmes de Molotschna ont été anesthésiées et agressées dans leur lit. En moyenne, une agression était commise tous les trois ou quatre jours.

À la fin, Leisl Neustadter s'est forcée à rester éveillée, nuit après nuit, jusqu'au moment où elle a surpris un jeune homme en train de forcer la fenêtre de sa chambre avec, à la main, un pulvérisateur à belladone. Aidée par sa plus grande fille, Leisl a maîtrisé le garçon et l'a ligoté avec de la corde à balles de foin. Plus tard, dans la matinée, Peters est venu confesser ce jeune homme, Gerhard Schellenberg, et Gerhard a donné les noms des sept autres agresseurs.

Presque toutes les femmes de la colonie de Molotschna avaient été violées par ce groupe de huit hommes, mais la plupart d'entre elles (sauf les filles trop jeunes pour comprendre la démarche et celles, menées par Janz la Balafrée, qui ont d'ores et déjà opté pour l'option « Ne rien faire »), ont tracé un X à côté de leur nom pour indiquer qu'elles étaient contentes (et, dans plusieurs cas, aux anges) de ne pas assister aux réunions visant à déterminer les suites à donner à l'affaire. Elles contribueront plutôt au bien-être de la colonie en s'acquittant des corvées, plus nombreuses en l'absence des hommes. Il suffirait de négliger ces corvées un seul jour, d'omettre de traire les vaches et de nourrir les animaux, par exemple, pour que le chaos s'installe.

Les plus jeunes et les plus rapides des femmes Friesen et Loewen, Autje et Neitje, ont accepté de résumer nos travaux

## CE QU'ELLES DISENT

aux absentes en fin de journée, quand toutes seront rentrées chez elles.

À présent, dans le fenil de la grange où nous nous sommes discrètement réunis ce matin, j'attends d'accomplir la tâche que m'a confiée Ona.

LE 6 JUIN

*Ce qu'elles disent. Procès-verbal*



Nous avons commencé par laver nos pieds. Cela prend du temps. Nous avons lavé les pieds de la personne assise à notre droite. La suggestion est venue d'Agata Friesen (mère d'Ona et de Salomé Friesen). Ce geste symbolique, a-t-elle dit, illustrerait bien notre lien d'entraide, de la même façon que Jésus, sachant que son heure était venue, a lavé les pieds de ses disciples avant la Dernière Cène.

Quatre des huit femmes portent des sandales en plastique et des chaussettes blanches, deux de solides chaussures de cuir, tout éraflées (et, dans un cas, avec une entaille sur le côté pour accommoder un oignon en pleine expansion), et des chaussettes blanches, tandis que les deux plus jeunes arborent des chaussures de sport en toile déchirées et, elles aussi, des chaussettes blanches. Les femmes de Molotschna ne sortent jamais sans chaussettes blanches, et la règle semble prescrire qu'elles doivent les monter jusqu'à l'ourlet de leur robe.

Les deux cadettes, Autje et Neitje, celles qui portent des chaussures de sport, ont, dans un esprit de rébellion (et pour être dans le vent), roulé les leurs, pour en faire de petits beignets qui leur encerclent la cheville. On aperçoit donc, entre la chaussette roulée et l'ourlet de la robe, une petite bande de

peau nue, parsemée de piqûres d'insectes (de mouches noires et de chiques, probablement). Sur les parties exposées de ces femmes, on note aussi de légères cicatrices, vestiges de brûlures causées par des cordes ou de coupures. Autje et Neitje, toutes deux âgées de seize ans, ont du mal à garder leur sérieux pendant le lavage des pieds. Elles murmurent entre elles que ça chatouille et, au moment de se dire *Que Dieu te bénisse* d'une voix solennelle, comme le font leurs mères, leurs tantes et leurs grands-mères après chaque lavage, elles se retiennent de pouffer de rire.

\*

Greta Loewen, l'aînée des Loewen (bien qu'elle soit née Penner), commence. Elle parle de ses juments, Ruth et Cheryl, avec une grande dignité empreinte de tristesse. Sur le chemin long d'un kilomètre qui va jusqu'à l'église, Ruth (borgne, elle doit toujours être attelée à gauche de Cheryl) et Cheryl sont chaque fois terrifiées par au moins un des rottweilers de Dueck. Leur réaction instinctive est toujours de fuir au galop.

Nous en avons toutes été témoins, dit-elle. (Après chacune de ses courtes déclarations, Greta a la manie de soulever les bras, de baisser la tête et d'écarquiller les yeux, comme pour dire « C'est comme ça. Vous allez me contredire ? »)

Quand cet idiot de chien des Dueck les fait sursauter, explique Greta, ses juments ne se réunissent pas en assemblée pour décider ce qu'il faut faire. Elles courent. Ainsi, elles échappent au chien et au danger potentiel.

Agata Friesen, l'aînée des Friesen (bien que née Loewen), part comme souvent d'un de ses rires charmants et donne

raison à Greta. Seulement, Greta, nous ne sommes pas des animaux, affirme-t-elle.

Puisque nous avons sans cesse été exploitées comme des animaux, rétorque Greta, peut-être devrions-nous réagir comme des animaux.

En nous enfuyant, tu veux dire ? demande Ona.

Ou en tuant nos agresseurs ? demande Salomé.

(Silencieuse jusque-là, Mariche, l'aînée de Greta, ricane doucement.)

Remarque : comme je l'ai déjà mentionné, Salomé Friesen *a bel et bien* attaqué les agresseurs à coups de faux. Peters et les anciens se sont précipités à leur secours. Puis, pour la toute première fois dans l'histoire de Molotschna, on a appelé la police. Ensuite, pour assurer leur protection, on a transporté les agresseurs en ville.

Depuis, Salomé a demandé à Peters et aux anciens de bien vouloir lui pardonner cette indiscretion. Malgré tout, elle parvient difficilement à réprimer sa fureur – une colère vésuvienne. Ses yeux sont sans cesse en mouvement. Même si, un jour, elle épuise ses mots, de la même façon qu'on dit d'une femme qu'elle a épuisé sa réserve d'« œufs », je crois que Salomé réussira à communiquer et à donner vie, une vie redoutable, à toute la gamme des émotions qu'engendrent les innombrables injustices qu'elle perçoit. Pas d'Œil intérieur chez Salomé, pas de « solitude bénie ». Elle n'erre pas sans but. Et elle ne se sent pas seule. Sa nièce Neitje, habituée aux manières plus douces de Mina, sa mère, aujourd'hui décédée, et désormais confiée aux bons offices de Salomé, garde ses distances. Neitje dessine, dessine sans arrêt, peut-être afin de contrecarrer, au moyen des lignes solides et silencieuses qu'elle trace sur le papier, les mots qui jaillissent comme de la lave de

la bouche de sa tante. (Je me suis laissé dire que, en plus de ses talents de dessinatrice, Neitje est la championne en titre de Molotschna quand il s'agit d'évaluer la quantité donnée de substance – farine, sucre, saindoux – que peut accueillir un récipient, de sorte que rien, à commencer par l'espace, ne se perde.)

Agata Friesen, que les explosions de Salomé n'impressionnent guère (pour décrire le tempérament de Salomé, elle a déjà cité les mots de l'Ecclésiaste, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, que le vent vient du nord, que tous les cours d'eau coulent vers la mer, etc. Salomé a répliqué qu'il n'était pas question que ses opinions soient jugées à l'aune de ces platitudes usées jusqu'à la corde de l'Ancien Testament, s'il te plaît, et n'était-il pas absurde que les femmes se comparent à des animaux, au vent, à la mer, etc. ? N'y a-t-il donc aucun précédent humain, aucune personne en qui nous puissions nous reconnaître ? À cela, Mejal, en s'allumant une cigarette, a répondu : Oui, ça me plairait bien, mais quels humains ? Où ça ?), Agata donc déclare qu'elle a vu de son vivant des chevaux, d'accord, peut-être pas Ruth et Cheryl – elle le concède par égard pour Greta, qui tient ses juments en haute estime –, mais d'autres chevaux qui, attaqués par un chien, un coyote ou un jaguar, lui tenaient tête ou tentaient de le piétiner à mort. Les animaux ne fuient donc pas toujours devant leurs agresseurs.

Greta en convient. Oui, elle a elle-même observé un tel comportement chez des animaux. Une fois de plus, elle évoque Ruth et Cheryl, mais Agata lui coupe la parole.

Agata informe le groupe qu'elle a sa propre anecdote d'animaux à raconter, elle aussi, à propos du rottweiler de Dueck. Elle parle rapidement, multiplie les digressions et les apartés d'une voix étouffée, théâtrale.

Bien que je ne saisisse pas tous les détails, je vais tenter de mon mieux d'en reproduire ici le récit, avec la voix d'Agata.

Depuis longtemps, Dueck avait dans sa cour des ratons laveurs qu'il haïssait et quand le plus gros raton a mis bas une portée de six petits, il a décidé que c'en était trop. Il s'est arraché les cheveux. Il a ordonné à son rottweiler d'aller les tuer et le chien est parti et la maman raton laveur, surprise, a essayé de sauver ses bébés et de s'éloigner du chien, mais celui-ci a tué trois petits et la maman a réussi à en sauver trois seulement. Avec ses petits, elle a quitté le jardin de Dueck. Dueck était plutôt content. Il buvait son café instantané en se disant : Dieu soit loué, je suis débarrassé de ces ratons laveurs. Trois jours plus tard, il a jeté un coup d'œil dans son jardin et il a vu les trois ratons laveurs assis là et il s'est de nouveau mis en colère. Il a ordonné à son rottweiler de les attaquer et de les tuer. Mais cette fois la mère raton laveur attendait le chien et elle lui a sauté dessus du haut d'un arbre et elle l'a mordu au cou et au ventre et, en rassemblant toutes ses forces, elle l'a traîné dans les buissons. Dueck était furieux et triste. Il voulait récupérer son chien. Il a arpenté les buissons, mais sans résultat, même après deux jours. Il a pleuré. Découragé, il est rentré chez lui, et sur le pas de sa porte il a trouvé une patte de son chien et aussi la tête. Les orbites de ses yeux étaient creuses.

Les réactions au récit d'Agata sont partagées. Greta lève les mains au-dessus de la tête et demande aux autres femmes : Que doit-on comprendre, au juste ? Faut-il exposer les membres les plus vulnérables de la colonie à de nouvelles agressions pour appâter les hommes, les tuer, les démembrer et les déposer en pièces détachées sur le perron de Peters, évêque de la colonie ?

L'histoire nous apprend que les animaux peuvent tout aussi bien riposter que se sauver, précise Agata. La question n'est

pas de savoir si nous sommes des animaux ou non, si nous avons été traitées comme des animaux ou non ni même s'il y a une réponse à ces questions. (Elle inspire un maximum d'oxygène et l'expire en prononçant la phrase suivante.) De toute façon, nous perdons notre temps à creuser la question, alors que les hommes vont bientôt être de retour.

Mariche Loewen lève la main. Un de ses doigts, l'index de la main gauche, a été coupé à la jointure d'un coup de dents. Il est deux fois moins long que le majeur voisin. À son avis, affirme-t-elle, il est moins important de se demander si les femmes sont des animaux que d'établir si elles doivent se venger pour le mal qu'on leur a fait. Doivent-elles plutôt accorder leur pardon aux hommes afin qu'on leur permette de franchir les portes du paradis ? En refusant de leur pardonner ou en n'acceptant pas leurs excuses, nous serons forcées de quitter la colonie et, en même temps, de renoncer à notre place au ciel. (Remarque : selon les lois de Molotschna, c'est, je le confirme, la plus stricte vérité.)

Mariche me surprend en train de l'observer et me demande si je note ce qu'elle dit.

Je fais signe que oui.

Satisfaite, Mariche pose aux autres une question au sujet du ravisement. À Son arrivée, comment le Seigneur ferait-Il pour trouver toutes les femmes, si elles ne sont pas à Molotschna ?

Salomé l'interrompt sans le moindre égard. D'une voix moqueuse, elle répond que Jésus, s'Il est capable de ressusciter, de vivre pendant des milliers d'années et ensuite de se laisser tomber du ciel dans l'intention de remonter là-haut en emportant ses partisans dans sa besace, trouvera sûrement le moyen de repérer quelques femmes qui...

D'un geste rapide, Agata, sa mère, lui impose le silence. Nous reviendrons plus tard sur ce point, dit-elle doucement.

Mariche balaie le fenil des yeux, en quête de complicité, peut-être, de quelqu'un avec qui partager ses peurs. Les autres se détournent.

Salomé marmonne : Mais si nous sommes des animaux ou pareilles à des animaux, nous ne pourrions peut-être pas franchir les portes du paradis, de toute façon (elle se lève et se dirige vers la fenêtre), à moins que les animaux y soient admis. Mais c'est ridicule puisque les animaux travaillent pour nous et que nous en tirons notre nourriture : au paradis, nous n'aurons pas besoin d'eux. Il est possible, en fin de compte, que les femmes mennonites ne soient pas admises au paradis puisque nous faisons partie de la catégorie des animaux, dont on n'aura pas besoin là-haut, où tout est toujours *lalalalala...* Elle termine sa phrase en chantonnant.

Les autres femmes, sauf Ona Friesen, sa sœur, l'ignorent. Ona sourit légèrement, d'un air encourageant, approuvateur, même si c'est un sourire qui pourrait aussi servir de point final à la tirade de Salomé – une invitation silencieuse à conclure, en l'occurrence. (Les femmes de la famille Friesen ont mis au point un système, efficace la plupart du temps, de gestes et d'expressions faciales pour faire taire Salomé.)

Ona prend la parole. Cela lui a fait penser à un rêve qu'elle a fait deux nuits plus tôt. Elle y trouvait un bonbon par terre derrière chez elle, elle le ramassait et le rapportait dans sa cuisine dans l'intention de le laver et de le manger. Mais un énorme cochon de cent kilos fonçait sur elle. Elle criait : Débarrassez-moi de ce cochon, quelqu'un ! L'animal, cependant, la tenait coincée contre le mur.

C'est ridicule, a déclaré Mariche. Il n'y a pas de bonbons à Molotschna.

Agata se penche pour toucher la main d'Ona. Tu nous parleras de tes rêves plus tard, dit-elle. Après l'assemblée.

Quelques-unes des femmes prennent la parole, se disent incapables d'accorder leur pardon aux hommes.

Précisément, dit Mariche. Elle a retrouvé son aplomb, elle va droit au but. Pourtant, nous voulons franchir les portes du paradis à notre mort.

Aucune des femmes ne la contredit.

Mariche ajoute qu'elles ne devraient pas se mettre dans une position fâcheuse qui les obligerait à choisir entre le pardon et la vie éternelle.

Quelle position ? demande Ona Friesen.

La position qui nous force à rester pour nous battre, répond Mariche. Parce que la bataille contre les hommes est perdue d'avance, que nous commettrions un péché en nous rebellant, que nous trahirions la promesse que nous avons faite d'être pacifiques et que, en fin de compte, nous serions encore plus soumises et vulnérables qu'avant. Sans compter que, pour que Dieu nous pardonne et nous laisse entrer dans Son royaume, nous serions contraintes d'accorder notre pardon aux hommes, de toute façon.

Mais un pardon consenti de force est-il vraiment un pardon ? demande Ona Friesen. Mentir en faisant semblant de pardonner avec des mots mais pas avec son cœur, n'est-ce pas un péché plus grave encore que le simple refus de pardonner ? N'y a-t-il pas une catégorie de pardon qui revient à Dieu seul, laquelle comprend les violences envers nos enfants, actes tellement impossibles à pardonner pour un parent que Dieu, dans Sa sagesse, s'en réserverait pour Lui seul la responsabilité ?

Tu veux dire que Dieu permettrait au parent de l'enfant violenté de garder dans son cœur juste un tout petit peu de haine ? demande Salomé. Juste assez pour survivre ?

Juste un tout petit peu de haine ? répète Mejal. C'est ridicule. De ces petits fragments de haine naîtraient...

Ce n'est pas ridicule, dit Salomé. La haine, en petite quantité, est un ingrédient essentiel à la vie.

À la vie ? fait Mejal. Aux déclarations de guerre, tu veux dire. J'ai bien vu combien tu t'animes quand il s'agit de tuer.

Salomé lève les yeux au ciel. La guerre, non ; la survie, oui. Et n'utilisons pas le mot *haine*...

Oui, tu préfères parler d'un « ingrédient », dit Mejal.

Quand je dois tuer des cochons, dit Salomé, je frappe d'abord les plus petits de la portée parce qu'il est plus humain de les achever d'un coup franc que de leur taper dessus timidement, selon ta méthode à toi...

Je ne parlais pas de l'abattage des cochons, dit Mejal.

Pendant cet échange, Autje, la fille de Mariche, s'est mise à se balancer à une poutre, pendule humain qui botte les balles de foin et fait voler la paille, dont un brin atterrit dans les cheveux de Salomé. Mejal lève les yeux, ordonne à Autje de bien se tenir, n'entend-elle pas la poutre craquer, cherche-t-elle donc à faire tomber le toit ? (Je me fais la réflexion que c'est peut-être son but, en effet.)

Mejal saisit sa blague à tabac, mais elle ne se roule pas de cigarette. Sa main repose tranquillement dessus, comme si c'était le levier de vitesse d'une voiture tournant au ralenti, qu'elle saura où trouver quand elle en aura besoin.

Salomé ne sait pas qu'elle a de la paille dans les cheveux. La brindille se trouve sur son oreille, y est nichée, comme un crayon à mine n° 2 sur celle d'une bibliothécaire.

Après un court silence, Greta revient à la question qu'Ona a posée. Une telle catégorie existe peut-être, d'accord,

énonce-t-elle avec lenteur. Sauf qu'il n'y a pas dans la Bible d'exemple de ce pardon à l'usage exclusif de Dieu.

Un bref commentaire sur Ona Friesen. Ona se distingue des autres femmes par ses cheveux remontés mollement plutôt qu'avec la force brute d'un outil primitif. La plupart des colons estiment qu'elle est douce de nature et incapable de fonctionner dans le monde réel (même si, à Molotschna, il s'agit en quelque sorte d'un faux débat). Elle est vieille fille. Et si on la laisse libre de dire le fond de sa pensée, c'est parce que ses réflexions et ses paroles sont considérées comme insignifiantes, ce qui n'empêche pas les autres de l'attaquer sans cesse. Elle est une cible facile parce qu'elle dort seule plutôt qu'avec un mari, article dont elle est dépourvue. Ou dont elle ne veut pas, apparemment.

Plus tôt, elle a déclaré : Quand nous nous serons libérées, nous devons nous demander qui nous sommes. Là, elle demande : Est-il exact de dire que, en ce moment, nous, les femmes, nous essayons d'établir nos priorités et de savoir ce qui est juste – protéger nos enfants ou entrer dans le royaume des cieux ?

Non, ce n'est pas exact, répond Mejal Loewen. C'est une exagération. (Sa main reste en contact intime avec la blague à tabac.)

De quoi discute-t-on, dans ce cas ? demande Ona.

Agata Friesen, mère d'Ona (et tante de Mejal), répond. Il ne faut pas vendre la peau avant les bœufs, dit-elle (en déformant intentionnellement l'expression familière pour alléger l'atmosphère). Et Ona, qui passe tout à sa mère, tout comme à sa sœur, n'insiste pas.

Je dois signaler que les yeux de Greta Loewen papillonnent et il arrive souvent que des larmes coulent sur ses joues. Elle

ne pleure pas, dit-elle. Elle s'hydrate. Incapables de rester immobiles, Neitje Friesen et Autje Loewen (qui a cessé de se balancer à la poutre) s'adonnent sans conviction à une sorte de jeu de mains, sous la table.

Je propose de faire une courte pause et les femmes sont d'accord.

Agata Friesen propose de chanter un hymne avant de nous disperser, et les autres (sauf Neitje et Autje, visiblement consternées à l'idée de chanter en chœur) acceptent. En se tenant par la main, les femmes entonnent *Work, for the Night Is Coming*. La voix d'Ona Friesen se détache, envoûtante. La première strophe va comme suit :

*Travaille, car la nuit vient,  
Travaille tout le matin,  
Travaille quand la rosée scintille,  
Travaille dans le jardin,  
Travaille quand le jour brille,  
Travaille sous le soleil de midi,  
Travaille car la nuit vient,  
Et la journée de l'homme prend fin.*

Les femmes entament la deuxième et la troisième strophes, et Neitje et Autje, vaincues s'effondrent.

Greta Loewen tapote la main d'Autje. *Du calme*. Sur la main de Greta, les jointures saillent comme des nœuds, des buttes craquelées dans le désert. Son dentier, trop grand pour sa bouche, lui fait mal. Elle le retire et le dépose sur le contre-plaqué. Un voyageur bien intentionné, venu à Molotschna avec une trousse de premiers soins, après avoir entendu parler des agressions perpétrées contre les femmes, lui en a fait cadeau.

Quand Greta a crié, son agresseur a appuyé si fort sur sa bouche que presque toutes ses dents, vieilles et fragiles, ont été pulvérisées. Le voyageur qui lui a donné son dentier a été escorté jusqu'à l'extérieur de la colonie par Peters lui-même, qui a alors interdit l'accès à tout étranger désireux d'apporter de l'aide.

Le chant a pris fin. Les femmes se dispersent.

\*

Remarque : Salomé Friesen, exaspérée, est partie plus tôt, après qu'Ona eut demandé si les femmes discutaient de ce qui était juste, entre protéger les enfants ou entrer dans le royaume des cieux, et si les deux étaient compatibles. Je n'ai pas eu le temps de noter les circonstances de son départ.

Quand Salomé est partie, Agata a ri doucement en disant aux autres que sa fille reviendrait, ne vous en faites pas, laissons-la décompresser, laissons-la tranquille, qu'elle aille voir ses enfants, Miep et Aaron. Ça la calmera.

Avec ses enfants, la patience et l'indulgence de Salomé sont sans limites, elle qui a la réputation d'être une femme combative, une forte tête. Loin de réagir avec calme aux manifestations d'autorité, elle oppose souvent sa volonté à celles d'autres membres de la colonie sur les détails les plus insignifiants. Un jour, par exemple, elle a caché la cloche du réfectoire et soutenu avoir oublié où : elle en avait plein le dos d'entendre cette « satanée » cloche sonner trois fois par jour et de voir l'insupportable orgueil qu'en tirait Sarah N., qui l'agitait sans cesse, et plus longtemps que nécessaire. (Qu'on arrête de me dire à quelle heure je dois manger ! a crié Salomé.) Et, pendant un gros orage, elle avait retourné le baril dans lequel

Peters recueillait l'eau de pluie en hurlant qu'il était si pur qu'il n'avait pas besoin d'eau pour se laver, celui-là, non ? Non !

Je trouve curieux qu'elle n'ait pas été excommuniée. Les petits actes de rébellion de Salomé offrent-ils à Peters un exutoire commode, une sorte de comédie qui satisfait les colons désireux de s'affirmer et permet à Peters d'agir en toute impunité sur les questions plus importantes ?

Autre remarque. Quand Ona est sortie, je lui ai dit que son rêve, celui du cochon, m'avait beaucoup plu. Elle a ri. J'ai alors trouvé le courage de lui exposer un fait.

Savais-tu, lui ai-je demandé (riant encore, Ona, toujours la dernière à quitter le fenil, s'était engagée sur l'échelle), que les cochons sont physiquement incapables de regarder le ciel ?

À ce moment précis, Ona, campée sur un échelon, a levé les yeux vers moi.

Comme ça ? a-t-elle demandé.

Là, c'est moi qui ai ri. Ona est partie, satisfaite.

Cela lui ressemble bien de regarder le ciel, ai-je songé. Voilà pourquoi le cochon de son rêve la retenait prisonnière contre le mur. Mais comment est-ce possible ? me suis-je demandé ensuite. Comment mon interprétation du rêve peut-elle être juste ? Ona ignorait totalement, consciemment ou non, les limitations des cochons.

Dans ma cellule en Angleterre (prison de Wandsworth), mes codétenus et moi jouions à des jeux. Mon favori avait pour nom « Qu'est-ce que j'aimerais mieux ? ». Si je me savais sur le point de mourir, combien de temps aimerais-je mieux vivre avec cette certitude ? Un an, une journée, une minute ou même pas une seconde ? La réponse : aucune de ces réponses.

Un jour, en prison, j'ai commis l'erreur d'avouer que le coin-coin d'un canard (de même que la vue de son bec rond